

Le vieillard se fit d'abord beaucoup prier; mais, voyant qu'il s'agissait pour lui d'une question de vie ou de mort, il composa un vaudeville républicain, et mit au bas, en gros caractères, par le CITOYEN LAUJON, *sans-culotte pour la vie*.... Cette petite ruse jésuitique lui réussit; et depuis, il passait dans sa section pour un excellent patriote.

Chaque convive avait le droit d'inviter à son tour une personne de son choix; c'est à cette heureuse idée que nous dûmes le plaisir de recevoir le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely, le géographe Mentelle, l'abbé Delille, le chevalier de Boufflers, le vieux Mercier (qui ne vivait plus que par curiosité), Daigrefeuille, le gourmand par excellence, et l'ami de Cambacérès; enfin, le fameux docteur Gall! Le jour où nous reçûmes la visite de ce dernier, on lui servit un plat de friture composé seulement de *têtes de gibier, de poissons et de volailles*. On lui demanda s'il voulait tâter les crânes de ces messieurs ou de ces dames?... Le savant se dérida, et répondit en riant: « Qu'il fallait qu'il tâtât les corps auparavant, vu qu'à table son système ne s'isolait point. » Pas mal pour un Allemand.

Plus tard, on renchérit encore sur les plaisirs, et l'on s'adjoignit des artistes et des chanteurs.

Frédéric Duvernoy, Lafont, Doche, Mosin, Romagnesi, Baptiste, Chenard, et d'autres artistes, vinrent embellir nos dîners.

C'est en 1813 que notre Béranger prit place au milieu des enfants de la joie.... Jamais réception ne fut plus aimable, ni plus spontanée. Plusieurs chansons de lui, qui couraient manuscrites, entre autres le *Roi d'Yvetot*, donnèrent une si haute idée de son génie et de son talent, qu'il fut élu par acclamations....

Béranger a donné à la chanson une direction qu'elle n'avait pas eue jusqu'à ce jour; il l'a nationalisée.

1814 arriva; chacun prit sa couleur: les uns restèrent fidèles au drapeau d'Austerlitz, les autres crurent devoir reprendre la bannière de Henri IV. Les chansonniers se trouvèrent partagés en deux camps bien distincts. (En ce temps-là, le juste-milieu n'avait pas encore été inventé.) On pense bien qu'une fois la politique introduite dans une réunion chantante, elle ne pouvait conserver cette allure franche et gaie qui en avait fait le charme pendant dix ans.

Les deux sociétés dont je viens de parler représentent une époque, et une époque glorieuse... car elles ont presque toujours chanté entre deux victoires!... Leur éclat a été assez vif, assez bril-

lant, pour que j'aie pris le soin d'enregistrer les noms des hommes qui s'y sont distingués.

Sur plus de soixante chansonniers dont elles se composaient, les deux tiers au moins sont morts; ils ont emporté avec eux le secret de rire et de chanter. Une littérature nouvelle remplace celle que nous avons perdue: fasse le ciel qu'elle donne à ses adeptes autant de plaisirs, de jouissances pures, que nous en avons goûtés au sein de l'amitié et des muses.

Alors les vaudevillistes ne s'isolaient pas. On pensait moins à l'argent qu'au plaisir. La calomnie, les passions haineuses ne guidaient pas la plume; j'ai vu un temps où les auteurs s'aidaient de leurs conseils; on faisait répéter la pièce d'un camarade, on travaillait même à la rendre meilleure, sans penser à lui demander pour cela une part de ses droits d'auteur.... Mais à quoi bon gémir sur un temps que nous ne reverrons jamais!...

On devenait alors chansonnier et auteur par goût, par vocation; aujourd'hui la petite littérature est devenue un métier.

Lorsque le *Caveau moderne* cessa de paraître, M. Dusaulchoix, littérateur estimable et publiciste distingué, fonda les *Soupers de Momus*. Cette société marcha dix ans avec esprit et gaieté sur les traces de ses aînées.

Ainsi, les sociétés chantantes changent de noms, de formes, mais ne meurent jamais chez nous; parce que la chanson tient essentiellement à notre sol, à nos mœurs; c'est une plante indigène que rien ne pourra déraciner. L'enfant jette une pierre au pédant qui le contrarie; le Français lance un couplet au puissant qui l'opprime.

On ne saurait comprendre combien le goût de la chanson s'était répandu en France, et à Paris surtout, dans la première année de la restauration. En 1818, le nombre de ces sociétés était incalculable.

Après avoir parlé de l'aristocratie de la chanson, je vais essayer de tracer le portrait d'une de ces réunions bachiques, où se rassemblaient des ouvriers, des artisans, des gens en veste, gens qui ne sont pas les moins gais, ni les moins spirituels.

Il existait à Paris, à cette époque, la Société des *Lapins*, la Société du *Gigot*, la Société des *Gamins*, la Société des *Lyriques*, la Société des *Joyeux*, la Société des *Francs Gaillards*, la Société des *Braillards*, la Société des *Bons Enfants*, la Société des *Vrais Français*, la Société des *Groggnards*, la Société des *Amis de la Gloire*, et cent autres sociétés dont j'ai oublié les noms, ou, pour mieux dire, dont je n'ai jamais su les noms.

J'avais un mien parent, commissaire-priseur, grand amateur de chansons, et qui aurait volontiers manqué dix ventes à l'hôtel de Bullion, plutôt qu'une goguette à l'Île-d'Amour... C'était un intrépide, un *gobletteur quand même!*... Il n'aurait pas reculé devant la *mère Radis*, pourvu qu'il eût été certain d'y entendre un couplet.

Mon cousin le commissaire-priseur arrive un jour tout essoufflé: «Cousin,» me dit-il, «je viens pour vous conduire dans une réunion qui vous fera plaisir, je veux vous mener dîner chez les *« Enfants de la gloire!... »* Moi, qui ai toujours aimé la gloire, moi, qui l'ai chantée n'importe sous quelle bannière elle a brillé, j'accepte l'invitation.

«Je vous préviens,» ajoute mon cousin, «que vous allez vous trouver avec des ouvriers, des artisans; c'est tout-à-fait une société populaire. — Parbleu!...» lui dis-je, «j'aime beaucoup le peuple, *surtout quand il chante.*» Nous partons tous deux, bras dessus, bras dessous; nous voici rue du Vert-Bois, ou rue Guérin-Boisseau, je ne me souviens pas au juste: je ne suis pas obligé de me rappeler le nom d'une rue. Nous entrons dans un modeste cabaret; la bourgeoisie, qui était une grosse joufflue, nous dit

avec un certain air de prétention: «Ces messieurs «sont-ils de la société?...» — «Oui, madame...» — «Conduisez ces messieurs à la société.»

Nous traversons la boutique, ensuite une petite cour carrée, aux quatre coins de laquelle il y avait les quatre tilleuls obligés, et nous nous trouvons dans une salle basse et noire.

Là, point de service damassé, point de surtout en cristal, point de fleurs dans des vases, point de couverts à filets, point d'aiguières en argent ni en vermeil; mais une table de bois de bateau, recouverte d'une nappe de toile écrue, des assiettes en faïence brune, des couteaux en forme d'eustaches, des verres communs et ternes, un pain rond de douze livres au moins, du sel et du poivre dans des soucoupes ébréchées. Une bouteille de vin rouge était placée devant chaque assiette: deux bancs de bois de chaque côté de la table; seulement, au haut bout pour le président,

un tabouret de paille,
Qui s'était sur trois pieds, sauvé de la bataille¹.

Quand je fus au milieu des *amis de la gloire*, mon cousin me présenta au président, qu'il me dit être compagnon menuisier. Je pensai à maître Adam, et cette analogie me fit sourire.

1. Mathurin Régnier, *le Mauvais Gîte*, satire.

Les autres convives étaient des serruriers, des vitriers, des peintres en bâtiments, etc., etc. Je remarquai un gros papa, qui avait un ventre effrayant et des favoris affreux; il était débraillé, sans cravate, et suait tant qu'il pouvait. On m'apprit que c'était le charcutier d'en face. Je l'avais déjà deviné, les charcutiers ont une physionomie à part.

La grosse dame que j'avais vue au comptoir apporta, dans un énorme saladier, un civet de lapin dont, en entrant, j'avais senti l'odeur; il embaumait le lard et les petits oignons. Vinrent ensuite le carré de veau, la barbe de capucin flanquée de betteraves, un morceau de fromage de Gruyère; deux assiettes de mendiants fermaient la marche.

On se mit à table: on me plaça à côté du président. « Monsieur, » me dit-il, « ici chacun a sa « bouteille; si le rouge vous incommode, vous « avez *celui* de demander du blanc. » Je répondis que le rouge ne m'incommodait pas.

Je mangeai de bon appétit. Le civet de lapin me parut délicieux; je dis de lapin, parce que c'est la foi qui sauve, et que j'ai le bonheur de croire.

Pendant le dîner, on ne parla que du grand Napoléon.... « Hem! disait l'un, c'est *celui-là* qu'en vallait bien un autre.... Hem! oui.... qui

n'était pas fignant comme on dit chez nous.... Hem! s'il n'avait pas été trahi à Waterloo!.... Hem!.... qui n'est pas mort pour tout le monde. » — « Ah! oui.... » dit le charcutier en s'essuyant le visage (car le malheureux ne faisait pas d'autre métier), « *le petit caporal vit encore.... et il leur z'y en fera voir de toutes les couleurs....* » — « *Il n'en faut pas tant des couleurs,* » reprit le peintre en bâtiments, avec un sourire de Méphistophélès.... « *qu'on nous en donne seulement trois des couleurs....* » A ce mot de *trois couleurs....* les applaudissements partirent de tous les points de la salle; j'ai vu le moment où l'on allait crier Vive l'empereur!.... Alors la conversation prit une teinte tout-à-fait politique.

Je m'aperçus que j'étais dans une réunion séditieuse, et je pensai que si le commissaire du quartier venait à faire sa ronde, il pourrait faire évacuer la salle, et envoyer les *enfants de la gloire* à la préfecture de police. Je comptai combien nous étions; quand je vis que le nombre ne dépassait pas *dix-neuf*, c'est bon, me dis-je, *nous sommes dans la loi.*

Le moment de chanter étant venu, le président fit l'appel nominal, et quand chacun eut répondu, en portant la main droite au front, le numéro 1 monta sur la table, et chanta d'une voix de Stentor :

Salut ! monument gigantesque
De la valeur et des beaux-arts,
D'une teinte chevaleresque
Toi seul colores nos remparts.
De quelle gloire t'environne
Le tableau de tant de hauts faits :
Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne.

A chaque couplet, les convives se regardaient, se faisaient des yeux; j'en ai vu qui pleuraient. Le numéro 2 ne se fit pas attendre; je me souviens encore qu'il chanta un couplet dont le premier vers était :

Sur son rocher de Sainte-Hélène....

et qui finissait par celui-ci :

Honneur à la patric en cendre !

Du reste, toutes les chansons respiraient le plus pur napoléonisme; c'était toujours :

Il reviendra le petit caporal.

Vive à jamais la redingote grise.

Honneur, honneur à not' grand empereur !

Je demandai si l'on ne chantait que des couplets qui eussent rapport au grand Napoléon ? « Monsieur, » me répondit mon voisin, « je vais « vous dire ; nous sommes tous ici des bons en-
« fants *qu'aservi* ensemble; nous ne *reconnaissons*
« que deux choses, *l'empereur* et la colonne. »

Quand mon tour de chanter fut arrivé, tous

les yeux se tournèrent vers moi, au point que je devins timide et embarrassé. Je me défendis de mon mieux, mais avec la modestie d'un auteur qui n'est pas fâché qu'on le prie un peu. Je dis à ces bonnes gens que j'étais venu pour les entendre. Le président fit faire silence; il fallut se résigner. On me fit un honneur; je fus dispensé de monter sur la *table*. Je n'ai jamais su pourquoi. Bien que je possède un volume de voix assez étendu, je craignais qu'elle ne parût faible et flûtée à côté de celle des *amis de la gloire*; car ces lurons-là avaient tous des voix de tonnerre, c'étaient des *petits Dérivis*, dans son bon temps.

Je chantai une chanson que j'avais faite en 1809, et dont le refrain était : *Comme on fait son lit on se couche*. Lorsque j'eus chanté ce couplet :

Bravant la chance des combats,
Lorsque leur chef les accompagne,
Voyez tous nos jeunes soldats
En chantant faire une campagne.
Ils brûlent, ces braves guerriers,
Jusqu'à leur dernière cartouche,
Puis ils dorment sur des lauriers :
Comme on fait son lit on se couche.

je laisse à penser l'effet que produisirent *guerriers* et *lauriers*...ce fut une explosion!...un délire!...une rage!... On me criait *bis!*...encore!...

encore !... Tous les convives parlaient ensemble ; on m'entourait... on me serrait la main ; tout le monde m'embrassa... même le charcutier (après s'être essuyé le front, bien entendu).

On proposa mon admission séance tenante. Je répondis que j'étais très sensible à cette marque de bienveillance, mais que je craignais de ne pouvoir assister régulièrement aux séances. On me nomma associé libre, on me fit promettre de revenir quelquefois ; je promis, mais je jurai en moi-même de n'y jamais remettre les pieds.

J'avais assez bien supporté le vin et les chansons, mais je craignais les accolades ; les baisers fraternels me tenaient au cœur ; long-tems après, j'en étais encore poursuivi, comme le père *Sournois par un songe*. Le charcutier surtout n'a jamais pu s'effacer de ma mémoire...

Après avoir cité avec orgueil les noms des maîtres de la gaie science, il est juste que je mentionne honorablement d'autres noms, moins grands sans doute, mais qui méritent de trouver place dans cet article.

Parmi les chansonniers qui brillaient dans les sociétés plébéiennes dont je viens de parler, on remarquait en première ligne Émile Debreaux, Dauphin, Marcillac, et d'autres qui ont fait des chansons pleines de verve, de patriotisme, et de gaieté.

Je dois parler des chansonniers des *rues*, des faiseurs de *complaintes*... parmi lesquels on comptait les Duverny, les Cadot, les Aubert, les Collaud, poètes qui tous ont eu de la renommée dans leur temps, et qui nous ont laissé des successeurs.

Aujourd'hui, la chanson des rues a suivi le torrent politique ; elle a son côté gauche, son côté droit, et même son juste-milieu. Si vous voulez un échantillon de couplets contre les émeutes, en voici un de M. Lebreton, que je copie textuellement.

Quoique consul, Bonaparte sut s'y prendre
Pour apaiser tout genre d'opinion,
De grands travaux il a fait entreprendre ;
L'on ne pensait qu'à son occupation.
Il appuya aussi des lois sévères,
En se montrant à la tête de tout ;
Mais il n'est plus cet homme qu'on révère...
Pleurons, Français, nous avons perdu tout.

Je sais que, sous le rapport du style et de la versification, quelques critiques pourraient peut-être trouver à reprendre à ce couplet ; bien des gens riront de l'ingénuité de ce vers :

L'on ne pensait qu'à son occupation...

Eh ! bien, moi, j'y vois le secret de la politique de Bonaparte... et peut-être aussi de sa puissance... *On ne pensait qu'à son occupation...* pesez

bien ces mots !...*on ne pensait qu'à son occupation*...c'est-à-dire, on ne se mêlait pas des affaires de l'état, on ne critiquait pas le budget, la liste civile, on ne courait pas les rues comme des fous; enfin, *on ne pensait qu'à son occupation*.

Une complainte sur le *choléra-morbus*, par M. de Courcelle, me paraît le chef-d'œuvre du genre. Elle est sur l'air *Fleuve du Tage*.

Pleurons sans cesse
De Paris les malheurs,
Quelle tristesse!
Tout le monde est en pleurs.
Partout, sur son passage,
Le choléra ravage
Rues et faubourgs,
Partout fixe son cours.
Hélas! que de victimes,
A plongées dans l'abîme!
Implorons Dieu,...
Qu'il fuie de ces lieux.

Cela me rappelle la complainte des fameux chauffeurs, qui finissait par ces quatre vers :

Ils ont commis des crimes affreux,
Ils ont commis tous les délires....
Prions le Dieu miséricordieux
Qu'il les reçoive dans son empire.

A présent que j'ai rendu à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, je me résume.

La chanson, qui, à sa naissance, était gaie, frondeuse, et presque toujours opposante, a fini, avec le temps, par oublier son origine; dans l'espace de cinquante ans, nous l'avons vue flatteuse, caustique, gaie, triste, impie, athée, bigote, pauvre, riche, cupide, désintéressée; enfin, elle a suivi tous les partis, porté toutes les couleurs, et donné dans tous les excès.

Sous Louis XIV, ce monarque qui disait : « L'état c'est moi! »... *la chanson* mettait des paniers, du fard et des mouches, pour assister aux fêtes de Versailles.

Pendant la régence, elle allait aux orgies du Palais-Royal comme une fille...en bacchante...échevelée, la gorge nue...Elle faisait des yeux à un laquais, se vautrait sur les genoux d'un mousquetaire, mettait ses doigts dans l'assiette du régent, et trempait son biscuit dans le verre du cardinal Dubois. *La chanson* a trouvé des refrains pour les vertus comme pour les crimes; elle a célébré la bonté de *Louis XVI* et les *massacres des 2 et 3 septembre*, la vertueuse *Élisabeth à la Conciergerie* et *Marat dans son égout*; elle a vanté les grâces de Marie-Antoinette, de cette fille de Marie-Thérèse, qui n'a connu que les malheurs du trône... Quand cette reine donnait un dauphin à la France, *la chanson* s'habillait en poissarde, allait à Versailles, à Tri-

non, lui porter des bouquets, et lui chantait sur son passage :

La rose est la reine des fleurs,
Antoinette est la rein' des cœurs.

Pauvre femme!...pauvre mère!!...pauvre reine!!!... elle croyait peut-être à ces cris de joie... à ces démonstrations d'amour!... Eh! bien, quelques années après, *la chanson*, vêtue en tricoteuse, suivait *la charrette* de Sanson, et criait à cette malheureuse princesse :

Madam' Veto avait promis
De faire égorger tout Paris,
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.
Dansons la carmagnole,
Au bruit du son
Du canon!

Quand Napoléon se fit empereur, *la chanson* courut la première au-devant de lui, se jeta à son cou comme une folle, lui donna les noms les plus doux, les plus beaux! Elle l'appelait César, Alexandre, Auguste, Trajan; c'était son dieu, son héros, son idole, son chéri... Elle le flattait, le caressait, le baisait sur les deux joues, et lui cornait aux oreilles soir et matin :

Vive, vive Napoléon
Qui nous baille
De la volaille,

Du pain et du vin à foison.
Vive, vive Napoléon!

Comme elle l'avait suivi à pied en Égypte, en Italie, elle le suivit encore en Russie. Elle avait pris pour le séduire le costume d'une vivandière; elle riait avec les vieux grognards qui lui pinçaient la taille; elle couchait au bivouac, sur l'affût d'un canon; dinait à la table des officiers et buvait la goutte avec les tambours. En 1814 et 1815, elle l'escorta à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène, en faisant entendre contre lui ce refrain ignoble :

Faut qu'il parte d'bon gré z'ou d'force,
Nous n'voulons plus d'*Fogre d' la Corse*.
A bas, à bas l'*ogre d' la Corse*.

A la restauration, *la chanson* se fit sentimentale et pleureuse; elle fréquentait les salons du faubourg Saint-Germain, elle hantait les églises... Voyez - vous la Tartufe!... voyez - vous la jésuite!...

Qui croirait que *cette chanson*, si gaie, si folle, si indépendante, a donné même dans les cantiques!!... Qui croirait qu'on l'a entendue à Saint-Roch et à Saint-Étienne-du-Mont, psalmodier d'une voix douce et pieuse, sur un air de la *Marchande de goujons* :

C'est Jésus (*bis*)
Qu'on aime

LA CHANSON, ETC.

Plus que soi-même,
C'est Jésus (*bis*)
Qu'il faut aimer le plus!

Le 20 juillet 1830, *la chanson* était encore dévouée à la branche aînée des Bourbons, elle redisait encore: *Vive Henri quatre* et *Charmante Gabrielle*; mais les 27, 28 et 29, elle criait dans Paris, en faisant des barricades pour les chasser,

En avant marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons;
Volons à la victoire.

Pauvre *chanson!* comme elle s'est prostituée!...
ah! la vilaine!!...

On dit qu'en France tout finit par des chansons, même les révolutions...Voilà cinquante ans que nous chantons la nôtre, et elle recommence toujours. Que faire à cela?...attendre et chanter.

N. BRAZIER.



LE GAMIN DE PARIS.



Naples a ses *lazaroni*, Venise ses *condottieri*, toutes les villes de France ont une classe de leur population qui sort du cadre ordinaire; mais nous autres Parisiens, que pouvons-nous leur envier? n'avons-nous pas notre gamin?

Faire l'histoire de Paris sans d'abord parler du gamin!...autant vaudrait commencer celle de Rome à Brutus, en passant sous silence les rois qui l'ont fondée; autant vaudrait pren-